

Entretien avec Nicolas Philibert

Mario Cloutier

Volume 13, Number 1, Winter 1994

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/33931ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (print)

1923-3221 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Cloutier, M. (1994). Entretien avec Nicolas Philibert. *Ciné-Bulles*, 13(1), 30–33.



«Prenons
le pognon à la télé
et faisons des films
de cinéma.»

Nicolas Philibert

par Mario Cloutier

Nicolas Philibert est un documentariste français qui a réalisé une dizaine de films, dont trois longs métrages. Après avoir travaillé avec René Allio, Alain Tanner et Claude Goretta, il tourne son premier film en 1978, **la Voix de son maître**, une œuvre sur le pouvoir patronal qui sera interdite à la télévision jusqu'en 1991. Depuis, ses films ont remporté 25 prix dans des festivals internationaux. Son avant dernier long métrage, **la Ville Louvre**, a obtenu le titre du meilleur documentaire européen en 1990.

Avant de nous arriver au Québec, **le Pays des sourds** a remporté des prix à Belfort, à Florence, et a fait partie de la sélection officielle de la Semaine de la critique à Locarno. Ce film aborde le continent des sourds, composé de 130 millions d'individus marginalisés par notre société de communication. En suivant le parcours de quelques-uns d'entre eux, Nicolas Philibert nous ouvre le cœur et les yeux sur une réalité méconnue, celle de ce pays lointain où le regard et le toucher ont tant d'importance.

***Ciné-Bulles:** En visionnant **le Pays des sourds**, en appréciant toute la beauté et la richesse de ces marginaux, on en vient presque à regretter de ne pas être sourds, nous aussi. Est-ce un sentiment que vous souhaitez transmettre avec ce film?*

Nicolas Philibert: Non, cela ne va pas jusque là. J'ai cherché à faire comprendre au spectateur que le monde des sourds n'était pas cet univers triste et misérabiliste dans lequel on veut l'enfermer en général. J'ai choisi des personnages qui assument leur surdité avec sérénité, avec fierté souvent. Ils sont fiers de leur langue, de leur mode d'expression et de

Nicolas Philibert (Photo: Véro Boncompagni)

leur culture, d'autant plus qu'ils ont été bafoués ou étouffés dans l'histoire. D'où ce besoin de dire haut et fort: nous avons une culture et une langue qui est une vraie langue. Mon film ne va pas au-delà. Il ne faut pas faire d'angélisme et renverser la chose en disant que les sourds sont plus heureux que nous. Au contraire, ils sont souvent marginalisés par la société. On les a assimilés à des débilés pendant longtemps et privés de leurs droits civiques. La situation est difficile pour eux. Je crois que le film montre, d'un côté, les problèmes des sourds: cette femme que ses parents ont mise à l'asile à 15 ans par ignorance ou ce garçon qui raconte la douleur et le choc causés par des appareils pouvant faire entendre des sons. D'un autre côté, aucun d'eux n'attire la pitié, car on sent qu'ils assument leur surdité. Et ils nous demandent d'accepter leur différence.

Ciné-Bulles: *Ils ont beaucoup à nous offrir, à nous apprendre...*

Nicolas Philibert: Ce qui nous fait envie chez eux, c'est leur mode de communication qui passe par le regard, qui impose le regard. On se dit qu'ils ont des relations plus intenses que nous. On se met à penser à ce que l'on peut être bavards, nous, qui parlons tout le temps pour ne rien dire. Nous vivons dans un monde rempli de bruits et d'agressions sonores permanentes. C'est insupportable, quand on y pense. Surtout à l'ère des médias, on constate que les radios et les télévisions ont une sainte horreur du vide et du silence. Pour cela, on peut parfois envier les sourds.

Ciné-Bulles: *Ils nous apparaissent comme des survivants. Des gens qui ont lutté constamment pour se faire reconnaître, qui ont construit leur propre langue, leur propre univers...*

Nicolas Philibert: C'est la découverte de cette beauté qui m'a donné envie de faire le film. J'ai été contacté il y a 10 ans par des psychiatres pour participer à l'élaboration de films pédagogiques sur la langue des signes. À l'époque, j'ignorais tout du monde des sourds, et je suis donc allé m'inscrire à un cours de langue des signes, dispensé par un jeune sourd profond. C'était fascinant! Tout à coup, je n'étais pas en face d'un handicapé, mais au contraire devant un homme d'une richesse d'expression tout à fait exceptionnelle, une sorte d'acteur-né capable de faire passer par les seuls mouvements de ses mains et les expressions de son visage toutes les nuances de la pensée... La langue des signes permet une infinité de propositions, permet de tout dire, d'aborder toutes les subtilités, tous les domaines.

Ciné-Bulles: *Au début de votre carrière, vous avez surtout travaillé dans le cinéma de fiction, pourquoi le documentaire?*

Nicolas Philibert: Comme pour plusieurs cinéastes, mon premier film a été un documentaire, il portait sur le discours patronal. À travers cette première expérience, j'ai développé une passion pour une forme de cinéma qui s'élabore sans scénario et qui va à la recherche de non-acteurs. J'aime bien inventer au fur et à mesure, mais j'aime aussi raconter des histoires. Je pense que **le Pays des sourds** est un documentaire, parce qu'il n'y a pas de scénario établi à l'avance et qu'il s'agit de vrais sourds filmés dans leur vie de tous les jours. En même temps, on part avec eux en voyage, on va être transportés dans plusieurs histoires imbriquées les unes dans les autres. Il y a une construction narrative, des personnages qu'on découvre, perd et retrouve.

Ciné-Bulles: *Cela donne un film très personnel. C'est votre point de vue et votre sensibilité que l'on voit tout au long du film?*

Nicolas Philibert: Oui, à l'opposé de toute une frange du documentaire que je n'épouse pas: les films pédagogiques. Ce genre de films trop directifs fait fuir les gens. À travers un discours, ils veulent nous dire ce que l'on doit penser. Moi, je préfère les films ouverts, qui posent des questions, suggèrent des sensations, des émotions. J'essaie de construire des personnages dans mes films. Ce que je fais n'est pas si loin de la fiction, au sens où des personnages, pour moi, sont des gens qui au cours d'un film vont évoluer et/ou nous faire évoluer.

Ciné-Bulles: *Est-ce que la fiction vous attire toujours?*

Nicolas Philibert: Cela m'attire, mais je n'ai pas envie d'y aller maintenant. Peut-être plus tard. Je ne suis pas séduit par la fiction à cause de sa lourdeur. Si je passe à la fiction, ce sera à ma façon, d'une manière très fluide, légère, en inventant aussi en route. Je souffrirais si je devais tourner un scénario écrit dans le détail. J'aime bien être enrichi par ce que je fais, qu'il y ait tout à coup un effet boomerang, que ce que j'ai mis en place se révèle dans toute sa complexité au moment de filmer. L'idée de «mettre en boîte» un scénario écrit d'avance, avec un chef opérateur qui me fera une lumière léchée, m'ennuie. Il faut prendre des risques. Dans ma façon de faire, ce qui m'intéresse, c'est de pouvoir inventer en cours de route.

Ciné-Bulles: *Vous pouvez le faire présentement parce que vous travaillez avec des producteurs plutôt spéciaux, non?*

Nicolas Philibert: Ce que l'on a essayé de mettre en place avec mes partenaires, les Films d'Ici, c'est un passé commun à travers des films documentaires. Nous avons des relations fortes, sur le plan professionnel et amical. Ce sont des gens passionnés par le documentaire, qui ne produisent que des documentaires. Ils essaient de garder ce cap dans toute sa noblesse, sans faire de la publicité ou de l'industriel. Nous avons établi des structures qui permettent une sorte de fluidité dans le travail. Cela suppose la durée, c'est-à-dire avoir du temps devant soi. Le tournage du **Pays des sourds** s'est échelonné sur 10 mois, en souplesse. On pouvait tourner lorsqu'on le voulait, avec une équipe légère et discrète qui s'est beaucoup impliquée dans le film. Le fait de filmer des sourds bouscule les règles du cinéma: pas de plans de coupe, de gros plans, etc. Chacun des quatre membres de l'équipe — le chef opérateur, l'ingénieur du son, mon assistant et moi — était remis en cause par ces personnages inhabituels. Ils nous ont passionnés.

Ciné-Bulles: *Financièrement c'est possible, la souplesse?*

Nicolas Philibert: La preuve, c'est que nous sommes là. Il faut dire que nous avons obtenu une subvention d'État, l'avance sur recettes qui, à 99 p. 100, est attribuée à des films de fiction. Mais dans la loi, rien n'interdit de présenter un projet de film documentaire. Par chance, nous avons obtenu une subvention importante d'un million de francs. Pour un film de fiction, cela peut aller jusqu'à trois millions, mais bon, pour nous ce fut l'élément déclencheur. C'était important parce que cela nous permettait d'inscrire ce projet comme un film de cinéma et non pas comme un documentaire pour la télévision, qui demeure le principal coproducteur, acheteur et diffuseur de documentaires.

Ciné-Bulles: *Hors de la télé, il y aurait donc un salut pour le documentaire français?*

Nicolas Philibert: Je le crois. Sur environ 140 longs métrages produits dans l'année, on trouve 10 documentaires. Ce n'est pas mal. Plusieurs aboutissent sur grand écran. Certains se complaisent dans un discours larmoyant. Personnellement, j'ai la chance de faire à peu près les films dont j'ai envie. Je ne me plains pas.

Ciné-Bulles: *C'est peut-être plus ardu pour les débutants?*

Nicolas Philibert: Mais ce n'est pas particulier au documentaire. Quelqu'un qui veut faire de la fiction va rencontrer autant, sinon plus de difficultés. Nous, qui faisons des documentaires, sommes un peu en marge, mais on nous aime bien. Nous formons une petite frange à part et ne représentons pas une rivalité pour les cinéastes de fiction. C'est très difficile pour qui veut débiter par la fiction aujourd'hui. Je fais des documentaires parce que cela me paraît plus facile. La fiction exige des mois d'écriture et c'est là ma bête noire. Mais certains cinéastes de fiction craignent aussi la trop grande liberté qu'offre le documentaire.

Ciné-Bulles: *Vous croyez à l'avenir du documentaire, enfin à un documentaire ni moraliste, ni pseudo-objectif, mais personnel?*

Nicolas Philibert: Je ne sais pas dans quelle mesure j'y crois. De toute façon, nous sommes de petits artisans qui faisons des films dans notre coin. Et face à nous, se dresse une civilisation de l'image virtuelle, de l'interactivité, des réseaux câblés, des satellites... Dans les 20 prochaines années, tout va encore changer. Ce sera une révolution copernicienne de l'image, aussi forte que Gutenberg. Ce que l'on prépare aujourd'hui est vertigineux. C'est une mise en abîme incroyable. Nous là-dedans, les documentaristes, ne sommes qu'une quantité négligeable, un petit grain de poussière. Toutefois, on n'arrivera jamais à nous enterrer complètement, parce que les gens ont besoin, malgré tout, de se trouver face à quelque chose qui est à la fois plus authentique, plus simple, plus en profondeur. Puis, les chaînes de télé vont demeurer de grandes consommatrices de documentaires.

Ciné-Bulles: *Mais la puissance, l'emprise du petit écran sur le grand ne demeure-t-elle pas un peu gênante pour le cinéma?*

Nicolas Philibert: Aujourd'hui c'est la télévision qui produit principalement les films. Or, nous avons envie de faire des films de cinéma. J'allais dire comme slogan: «Prenons le pognon à la télé et faisons des films de cinéma». Voilà. Il faut prendre l'argent où il est. Pour les chaînes de télé, c'est le prestige, le cinéma. Elles ont les droits, alors elles sont contentes. Le cinéma est devenu une sorte d'alibi culturel, de vitrine culturelle pour la télévision. Les grands artistes font des films pour le cinéma, pas pour la télé. Donc, la télé a mis la main sur le cinéma et, très fière, produit les films et les diffuse. C'est le jeu. Ne soyons pas puristes et jouons-le nous aussi.



Le Pays des sourds

Ciné-Bulles: *Le documentaire n'a-t-il pas plus à perdre à ce jeu que la fiction? La télé n'aurait-elle pas tendance à exercer encore plus son pouvoir sur le documentaire qui, avec le cinéma expérimental, reste la forme la plus subjective de cinéma.*

Nicolas Philibert: Non, tant que le documentaire s'éloigne du reportage et du magazine, il garde sa place, sa raison d'être. Le documentaire, justement, c'est un cinéaste qui dit «je», ce qui tranche avec «l'objectivité» de l'information. Plutôt que de décrire simplement la vie du castor comme le fait le journaliste, le documentariste va parler de sa relation avec cet animal, va inventer une forme et construire quelque chose de plus personnel, de plus singulier. Ayant moins le souci d'informer que de raconter une histoire.

Ciné-Bulles: *Mais le danger qui persiste, c'est de voir la télévision pervertir le documentaire avec ses limites de durée, de format et de voir ainsi les cinéastes faire du journalisme, non?*

Nicolas Philibert: Bien sûr. Mais je crois aussi que tous les projets ne se prêtent pas forcément au grand écran. Pour moi, **le Pays des sourds** s'imposait comme un film pour le cinéma. En ce moment, je tourne toutefois un film pour la télévision d'une durée d'une heure, même si je tenterai de les convaincre d'en faire un peu plus, sur la galerie de zoologie du Musée d'histoire naturelle de Paris.

Ciné-Bulles: *Vous ne ferez pas pour autant du reportage télévisé?*

Nicolas Philibert: Non, pas du tout. C'est un documentaire assez bizarre. Ils vont être surpris d'ailleurs. Je me délecte à l'avance parce que c'est un film dans lequel il n'y aura aucun commentaire, très peu de dialogues. Il sera très visuel, mais pas au sens d'un festival d'images tournoyantes avec un montage rapide. Au contraire, c'est un film dans lequel on verra des animaux empaillés et qui sera tourné un peu comme des diapositives. Je schématise un peu, mais je tenterai de donner aux animaux un petit semblant de vie. C'est amusant parce qu'en visionnant les images tournées jusqu'à maintenant, je m'aperçois que les animaux ont presque plus de vie que les humains...

Ciné-Bulles: *Vous arrivez donc à tirer vers vous un sujet qui, au départ, n'était pas le vôtre? À imposer votre vision?*

Nicolas Philibert: Sinon j'arrête. Si je dois tourner des images à la moulinette, si on ne peut pas inventer quelque chose à chaque fois venant de soi, cela ne m'intéresse pas. C'est vrai, le documentaire est une forme de cinéma tout à fait subjective et personnelle. Ce n'est que cela. Le monde du documentaire nous fait rencontrer des cinéastes ayant des démarches très différentes les unes des autres. De Pierre Perrault à Joris Ivens, en passant par Richard Dindo et Robert Kramer, tous les grands noms du documentaire sont des cinéastes qui possèdent chacun un monde, un univers, un style. Leur manière bien à eux de regarder le monde et de nous le faire partager. Le documentaire est, en ce sens, certainement aussi inventif que le cinéma de fiction. ■